

Bernard Werber
ou la preuve que la nature adore le vide

Lester L Gore

Inutile de présenter le phénomène de l'édition, celui qui est partout, à la radio, à la télévision, dans les journaux. Celui qui donne son avis sur tout, qui sait tout du passé et du futur de l'humanité. Celui qui a vendu cinq millions de livres et qui est étudié dans les collèges. Le gars qui fait croire à ses lecteurs que les fourmis pensent comme vous et moi, que nos ancêtres proto-humains jouaient à la bête à deux dos (c'est le cas de le dire !) avec des phacochères, et qui veut – sans rigoler – changer nos mentalités, qu'il juge sclérosées, pour réformer l'humanité.

Avec ses manières douces et onctueuses de marchand d'articles funéraires, sa faconde de télé évangéliste et la confiance en soi d'un représentant en assurance-vie, Werber est l'idole des plateaux de télé et le gourou d'une génération qui croit que la valeur littéraire se mesure au nombre de livres vendus.

Le petit Werber a commencé sa carrière comme journaliste, ce qui lui permet de croire qu'il sait écrire, puis il a bifurqué vers le journalisme scientifique, ce qui lui donne l'aura du savant dans l'esprit des ménagères de moins de cinquante ans. Un peu comme si l'on croyait qu'un journaliste gastronomique sait obligatoirement cuisiner, ou que le regretté Thierry Roland était capable de dribbler Ibramachin. Puis, il a publié les « Fourmis », qui est un roman assez plaisant, plein d'anthropomorphisme et de simplifications outrancières, qui a dû faire hurler de rire tous les entomologistes sérieux et les myrmécologues compétents.

Ignorant sans doute qu'un monsieur La Fontaine nous a déjà fait le coup dans ses fabliaux sans importance, Bernard Werber en profitait aussi pour critiquer la société humaine en prenant exemple sur les bestioles. C'était l'occasion pour lui de nous donner le fond de sa pensée philosophique, dont il semble avoir peu dévié depuis : « être méchant, c'est pas bien, la guerre c'est nul et ça fait des morts, être gentil c'est mieux », ou « la pollution c'est sale, et quand il y aura plus d'eau, tout le monde aura soif ». Car monsieur Werber donne des leçons à l'humanité. Tout le temps. Pour étayer ses leçons, il s'appuie sur la science, ou plutôt sur ce qu'il croit en avoir compris. Ce qui nous vaut des perles du genre : « à cause de la pêche, les poissons deviennent de plus en plus petits, pour passer à travers les mailles des filets » !

Depuis ce best-seller, Bernard nous produit des ouvrages épais ornés de jolies couvertures en couleur avec la régularité d'une pondeuse primée au concours agricole. Fort d'un succès qui ne se dément pas, Bernard Werber continue à distiller ses erreurs et semi-vérités scientifiques, et à pontifier sa philosophie de comptoir.

On est en droit fort justement d'objecter que monsieur Werber produit des œuvres d'imagination, qu'il s'agit de science-fiction, et qu'en ce domaine, tout est permis. C'est exact. Mais là où je trouve que l'œuvre de cet homme-là confine à l'escroquerie intellectuelle, c'est quand il affirme que tout est vrai et que ses imaginations sont validées par la recherche scientifique. En agissant ainsi, il sème la confusion dans l'esprit de certains de ses lecteurs, souvent des jeunes peu formés à l'épistémologie et à la pensée rationnelle. Combien de fois ne lit-on pas sur des forums des phrases du genre : « c'est vrai, je l'ai lu dans un livre de Bernard Werber » ?

Un auteur de SF honnête n'affirme pas que ses spéculations sont le reflet de la réalité : il livre son travail à l'appréciation du lecteur, lui laissant ainsi le choix d'adhérer ou non à ses thèses, quand elles existent. *Par exemple, Isaac Asimov (qui était bardé de diplômes scientifiques réels) n'a jamais présenté sa « psycho-histoire » comme une science véritable, et n'a jamais tenté de faire adhérer ses lecteurs à ses vues politiques ou philosophiques.

Mais il semble que monsieur Werber dispose d'un ego semblable au Zeppelin Hindenburg : gigantesque, plein de gaz, et hautement inflammable. *Il se met en scène parmi ses personnages, souvent sous les traits d'un journaliste scientifique doté d'une culture aussi universelle que brillante, et se donne le beau rôle de « celui qui amène les autres à penser différemment pour résoudre les énigmes de l'univers ». Enfin, pour couronner le tout, il a produit une « Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu » (en toute modestie), qui est un fatras d'hypothèses scientifiques mal digérées, d'expériences de chimie, de légendes urbaines et d'approximations rigolotes qui me font penser à un « Manuel des Castors Juniors » qui se prendrait au sérieux.

Tout ceci serait amusant, bien qu'un peu pitoyable, si Bernard faisait quelques efforts pour soigner l'écriture de ses pavés. Mais ce n'est pas le cas. Alors bien sûr, cet immense (par le poids de ses ouvrages) écrivain a bien intégré les principes du best-seller à suspense : les chapitres sont courts et alternent les points de vue, les révélations fracassantes arrivent à point nommé pour pousser le lecteur à tourner la page, toute la mécanique bien rôdée du « thriller scientifique » est mise en œuvre jusqu'à la conclusion de l'histoire.

Mais les personnages sont à la fois caricaturaux et ternes, des silhouettes en carton, des trompe-l'œil sans substance, affublés de noms ridicules tout droit sortis de Groland. Sans profondeur, ils ne sont que des prétextes, des histrions servant de porte-parole aux thèses de l'auteur. Difficile, dans ces conditions, de s'attacher à ces personnages.

Enfin, le style est digne d'un élève de troisième bien doué : les phrases se succèdent, sujet, verbe, complément, sur plus de six cents pages, sans la moindre recherche, avec la régularité d'une machine-outil bien graissée. Tout est formaté pour être lu rapidement, entre une partie de jeu vidéo et un repas au Mac Do.

Avec ses droits d'auteurs, notre ami s'est offert un dictionnaire des synonymes, et il en use, sans parfois résister au plaisir de faire un peu d'esbroufe en employant des mots savants et compliqués. Mais ce n'est pas suffisant pour rendre un récit intéressant, car le style est pesant, sans souffle et sans originalité. Quand monsieur Bernard veut faire de l'humour, c'est aussi discret qu'un char super-lourd « Maus » qui tenterait de faire un créneau dans une cristallerie : il y a de la casse et des éclats, mais pas de rire.

En conclusion, on peut comprendre que les livres de Bernard Werber séduisent des adolescents en mal d'idées originales et avides de philosophie facile. On peut admirer aussi le métier de l'auteur, qui parvient à faire croire que ses clichés spiritualistes, ses approximations scientifiques et les lieux communs narratifs qu'il emploie sont intelligents et complexes, flattant ainsi son public un peu crédule.

Pour ma part, je préférerais vous recommander la lecture d'un bon vieux classique de la SF, c'est moins boursoufflé, moins pesant sur l'encéphale, et surtout, surtout, ça n'a pas la prétention de penser à votre place...

Par exemple, Isaac Asimov (qui était bardé de diplômes scientifiques réels) n'a jamais présenté

Il se met en scène parmi ses personnages, souvent sous les traits d'un journaliste scientifique doté d'une culture brillante voire universelle et se donne le rôle de « celui qui amène les autres à penser différemment pour résoudre les énigmes de l'univers ».